

DANIELLE PAILLER, LAURENT HENNEBOIS & ROMAIN LEDROIT

La culture — et vous

Relecture d'un engagement
et d'un processus pour **inventer**
ensemble la culture à l'Université
de Nantes



UNIVERSITÉ DE NANTES

La culture et vous

Relecture d'un engagement
et d'un processus pour inventer
ensemble la culture à l'Université
de Nantes

- 07** L'art et la culture,
mais... pour quoi faire ?
*Introduction de Danielle Pailler,
Vice-présidente « cultures et société »,
Université de Nantes,
mars 2007 - mars 2016*
- 13** **L'Université :**
un réservoir de publics ?
- 19** C'est de l'art, ça ?
- 25** Mais où est l'œuvre ?
- 31** La fin des **non-publics**
- 37** **La médiation culturelle**
est-elle nécessaire ?
- 43** L'important serait de
participer ?
- 49** **La jauge** est remplie ?
- 55** Continuer à inventer
les politiques culturelles
*Entretien avec Danielle Pailler
et Laurent Hennebois*
- 63** Des cultures certifiées **utiles** ?
*Entretien avec Emmanuelle Bousquet,
Vice-présidente culture,
Université de Nantes,
depuis avril 2016*
- 67** **Curriculum**
- 69** **Illustrations** de l'ouvrage

L'art et
la culture,
mais...
**pour quoi
faire ?**

par Danielle Paillet



L'art et la culture, mais... pour quoi faire ?

Voici l'interrogation récurrente, intense, à laquelle nous avons cherché à apporter des esquisses de réponses, avec modestie, mais tellement de détermination. Elles ont été inspirées par une vision et inventées pas à pas, durant neuf années, à l'Université de Nantes.

Neuf années durant lesquelles nous avons avec enthousiasme écouté, sculpté, porté et offert une ambition (humble mais humaniste, citoyenne) liée à des convictions. Oui l'art et la culture ont un rôle fondamental à jouer pour que chacun(e) se construise, se sente devenir meilleur, se relie à cet espace enfoui en soi, un espace (vivant, inaltérable) de paix intérieure (lorsqu'on a tenu un pinceau par exemple pour oser créer, il a été possible d'accueillir ce ressenti). Mais aussi pour que chacun(e) rencontre l'altérité, celle qui permet de s'ouvrir à différent de soi, de peut-être interroger sa contribution au monde, sa place unique.

L'art et la culture permettraient ce voyage entre *singularité* (celle de chacun) et *universalité* (le lien avec ce qui est plus grand que soi et commun, reliant).

Neuf années durant lesquelles dans ce nécessaire dialogue entre l'« agir » et le « penser » (et réciproquement), nous avons ensemble cherché et interpellé (en douceur et poésie) :

« Venez goûter, vous abreuver à ce que l'art et la culture peuvent vous offrir, vous faire ressentir, vous apprendre ! »

« Venez goûter à la culture, qu'ensemble, nous allons inventer. » (slogan de notre premier acte de communication en 1997).

Alors, nous proposons : toutes nos inventions pour faire art ne peuvent être que propositions - l'inverse serait tellement paradoxal : forcer un acte menant vers plus de liberté intérieure ? Propositions qui vont à la rencontre, qui viennent éveiller les sens, la musicalité intérieure des « universitaires ».

Alors, nous claironnons le rôle de la poésie dans le quotidien pour le réenchanter. L'Université, un espace d'apprentissage au sens plein. C'est bien là une de ses responsabilités fondamentales en tant que lieu de création et de diffusion de connaissances. Espace de connaissance (de soi, du monde).

Des dispositifs pour créer de la surprise, interpeller, créer des chocs sensibles, mobiliser le corps, vecteur universel de médiation. Des expérimentations pour contourner les freins cognitifs, les représentations en présence (« *la musique classique, ce n'est pas pour moi* »). Alors, un conteur dans les amphithéâtres durant les cours, des brigades d'intervention poétiques pour annoncer la venue d'un « enchanteur » sur le campus, des artistes qui les investissent pour créer des espaces de proximité, pour faire lien, pour faire circuler le sens (intense définition de la culture), pour créer AVEC les ressources en présence, s'offririr le luxe du temps (celui de la rencontre pour s'approprier, pour laisser germer les possibles). Les mettre en maillage, en tissages colorés pour faire densité, densité de sens.

Des dispositifs co-inventés avec des acteurs complices au sein de l'Université - indispensables participants - et dans la cité. Des systèmes de médiation inventés en tant que « processus de transmission et d'appropriation du sens ».

L'Université exerce alors cette responsabilité fondamentale qu'elle doit embrasser, embraser. Espace de culture par essence. Espace d'expérimentation par nécessité (qu'est ce qui crée le désir de culture ? qu'est ce qui fait lien (durable) entre culture(s) et jeunes ?)

Œuvrer à plus d'humanité, celle qui est en nous, celle que révèle la rencontre de l'altérité.

Voilà donc le sens de nos engagements liés à des convictions - oui l'art et la culture nous ouvrent à plus d'humanité - portées pendant 9 ans.

Nous avons ensemble cherché, exploré, tenté, détourné, compris quelques processus individuels et collectifs qui font art (art de vivre), qui font culture (partages, réciprocités). Un exemple, une clef d'entrée pour interpeller les étudiants (tout aussi citoyens du monde) fut plusieurs années la poésie : « *venez vous abreuver à la poésie qu'offre l'art et la culture, pour vous rêver, rêver votre monde* ». Mais, nous est apparu qu'il fallait rester dans le sillon (trop étroit ?) du monde, celui de l'utilité, celui qui compte, décompte. Alors, nous avons accompagné ce mouvement du monde : oui la culture vous sera *utile* dans votre parcours... pour que, tapie, la magie de la rencontre avec votre capacité créative vous éveille à vous-même et au monde !

Alors, les pages qui suivent disent, racontent tout ce processus (vraisemblablement sans fin, tellement captivant) : celui de la conviction (enjeux cognitifs), de la séduction (enjeux émotionnels), tout cela pour mieux se vivre au monde, pour se vivre soi. Eternel défi ontologique.

Que dans les pages qui s'ouvrent, s'offrent à vous, révèlent pour les fertiliser dans d'autres contextes - spatiaux, temporels - quelques-uns des enseignements qui ont fondé nos modestes mais déterminés joyeux engagements.

Merci à tous pour votre complicité et votre engagement au service d'un sens porté haut, haut en couleur et en espérance.

Danielle Pailler

*Vice-présidente « cultures et société »,
Université de Nantes,
mars 2007 - mars 2016*

L'Université : un réservoir de publics ?



L'Université : un réservoir de publics ?

Avec 38 000 étudiants, l'Université de Nantes attire les partenaires culturels en quête de renouvellement de leurs publics. Mais, au-delà des chiffres, agréger des publics jeunes est une équation à plusieurs inconnues.

C'est vrai que le chiffre a de quoi faire des envieux. 38 000 étudiants investissent chaque année les campus de l'Université de Nantes. Tous ces étudiants sont autant de publics potentiels auxquels des actions artistiques et culturelles pourraient être adressées.

Avec parfois, des préconçus. Ces étudiants, vus de l'intérieur, depuis l'Université quand elle invente sa politique culturelle, restent des publics avec lesquels composer, construire et inventer pour en faire un public actif et contributif. Dans les propos de certains, ses partenaires, ces mêmes étudiants sont perçus comme « captifs », puisque ils sont amenés à fréquenter l'Université. En résumé : pour toucher des jeunes adultes, l'Université resterait une pièce maîtresse à l'échelon métropolitain pour bon nombre de partenaires. Ce paradoxe de départ n'est pas sans conséquence sur la manière dont on fait appel à l'Université pour créer des projets artistiques et culturels, lorsque l'on souhaite toucher « les jeunes ». Toucher un jeune, c'est d'abord toucher un individu, et donc faire sens par rapport à son environnement proche et sa culture.

Voir en l'Université un réservoir de publics, auxquels il s'agirait de vendre des billets, c'est aussi oublier qu'un étudiant va d'abord à l'Université pour étudier pendant un temps plus ou moins long. Et que pour un nombre conséquent d'entre eux, cursus universitaire signifie travail à temps partiel. En France, c'est près d'un étudiant sur deux

qui doit cumuler travail et vie étudiante, avec comme conséquences des temps plus réduits pour la culture comme « supplément d'âme », amenée parfois dans le cadre de l'action culturelle. Ainsi, donc, nos 38 000 étudiants qui chaque année fréquentent l'Université de Nantes ne seraient pas si captifs, car en prise avec certaines réalités de l'âge adulte. D'autant plus qu'un étudiant n'est pas en captivité au sein de l'Université, bien au contraire : en témoignent les engagements associatifs extérieurs, les appels du pied d'autres institutions culturelles, notamment celles des musiques actuelles, pour très vite comprendre que le postulat de départ de l'Université comme « réservoir à jeunes » repose principalement sur un cliché qui ne travaille pas sur les enjeux de fond : changer les représentations qu'ont les jeunes de la culture, lever les freins. Ce serait oublier que ces publics sont de passage, et qu'il s'agit donc de composer avec un fort renouvellement chaque année.

Avant d'être des étudiants, les jeunes sont... des jeunes. Et, les jeunes ont des vies bien à part, sorties des cours. C'est une des raisons qui pousse l'Université de Nantes à expérimenter l'art et la culture dans les cursus des étudiants, et non pas uniquement en propositions extérieures sur les temps libres. Avec quelques essais assez concluants, comme la série d'ateliers menée par l'artiste Magali Babin dans le cursus de pharmacie. Il s'agissait d'inventer des représentations esthétiques des contagions. On comprend vite que le processus de masse pour toucher en masse un public jeune à l'Université a bien vécu.

L'équation a plusieurs inconnues. Notamment celle de la haute volatilité des publics vers d'autres projets. Ce point précis, abordé pendant un entretien avec la directrice de la « vie étudiante » est particulièrement intéressant. Elle, qui suit depuis une décennie la vie et la mort d'innombrables associations étudiantes, insiste sur la notion d'engagement et de circulation des étudiants vers des projets. Et si l'un vient à disparaître, un autre apparaît, avec des valeurs différentes, ou non, et la même envie de faire vivre des cultures sur les campus. Si ces projets ont des durées de vie parfois minimes, ils témoignent d'une énergie de publics enclins à créer leurs idées, avec les coudees franches et de pairs à pairs. D'ailleurs, ce sont les associations culturelles qui sont le plus représentées à l'Université de Nantes, car elles peuvent faire l'objet d'un accompagnement.

Les enjeux pour l'Université de Nantes quand elle invente sa politique culturelle, sont donc multiples. Mais le plus important réside sans doute dans cette finesse d'analyse des publics étudiants, aussi variés que les cursus de celles et ceux que l'on trouve dans un tramway nantais de la ligne 2 au matin. Et pour cause : pour Danielle Pailler, l'enjeu de l'écoute (écoute des besoins, attentes des destinataires) est fondamental. Pour Laurent Hennebois, directeur du service, il s'agit alors dans la mise en œuvre de ce principe, de s'attacher les services d'un groupe « culture », réunissant les étudiants, les personnels de l'Université et des représentants de la direction pour éviter ce fossé qui pourrait exister entre les porteurs d'une politique et leurs destinataires. À partir de ce groupe, qui est pour l'instant un espace de consultation, il s'agira ensuite de pouvoir ouvrir de nouveaux chapitres ensemble pour prendre des décisions, en partageant ainsi la gouvernance culturelle et s'ouvrir par exemple à des esthétiques qui devraient être plus valorisées sur les campus.

Pour un partenaire extérieur, l'Université a proposé l'engagement soit assez différent de la simple action culturelle en direction des jeunes. La connaissance des publics et la confiance sont deux pivots essentiels pour avancer sans trop d'inertie dans la définition commune d'un projet culturel. Et donc, avant de penser à l'Université comme un réservoir de public, il faudrait plutôt la voir comme un moteur assez unique en son genre pour véhiculer des valeurs et des idées communes en cherchant d'abord à innover dans les modalités de conception, de création et de diffusion, pour voir naître des aventures collectives imprévues.

Pour résumer : « *Ne demandez pas à l'Université de (simplement) communiquer sur votre offre. Co-créez avec elle des dispositifs qui vont ouvrir les jeunes (étudiants-citoyens) à la culture, aux cultures !* » [Danielle Pailler]

C'est
de **l'art**,
ça ?



C'est de l'art, ça ?

L'Université de Nantes fait le pari d'un art partageur, curieux et non spectaculaire. Un art aux vertus sociales qui innove dans la manière de faire (lien).

L'art est parfois loin des galeries. D'ailleurs, proposer des productions artistiques « hors les murs », notamment à l'Université, est aujourd'hui encouragé par le Ministère de la culture, et ses incarnations locales, les Directions régionales des Affaires Culturelles, ou encore les Fonds Régionaux d'Art Contemporain. Cette nécessité croisée - amener des ouvertures culturelles, et faire vivre l'art auprès d'un public en renouvellement - pousse à imaginer des actions surprenantes, inattendues, notamment par l'invitation d'artistes dans les cursus d'enseignement des campus de l'Université de Nantes. Plus avant, il s'agit aussi pour les différentes institutions culturelles de la métropole nantaise de pouvoir exister dans les imaginaires des quelques 38000 étudiants de l'Université de Nantes.

En amenant l'art un peu partout se pose forcément la question de la pertinence et l'exigence artistique quand la création associe des amateurs. Cette interrogation, d'ailleurs transversale à bon nombre de projets contributifs ou participatifs, repose sur un constat de départ simple, quoique daté : la scission entre amateurs et professionnels serait un point de départ pour juger de la pertinence artistique d'une création collective. Et, par voie de conséquence, plus ce serait participatif, moins ce serait pertinent artistiquement. En étant juste, c'est parfois le cas, quand cette précieuse participation des publics se résume à une main-d'œuvre artistique low-cost sous la tutelle d'un artiste qui est davantage dans un rôle de chef de fabrication que partie prenante au même titre que les amateurs. C'est ainsi que dans un autre domaine particulièrement impacté par cette « innovation sociale », les médias, les postures

du professionnel et de l'amateur se sont confondues. Ce qui, pour certains, est l'occasion de tirer la sonnette d'alarme, en pointant les évolutions à vau-l'eau d'une corporation en désuétude de « vrais » journalistes face aux « journalistes citoyens ». Terrible sémantique, qui induit au moins deux choses : il y aurait des faux journalistes, et certains ne seraient pas citoyens. Bien sûr, rien de bien savant dans ces constats, hormis quelques querelles de chapelle et des réflexes corporatistes.

En déplaçant le regard dans le champ artistique, la situation n'est finalement pas si éloignée. Dans une mouvance portée aujourd'hui par quelques jeunes artistes à Nantes, s'invente « l'art social ». On cherche à faire bouger les dogmes, quitte à se prendre quelques volées de bois vert. « Art social » sonnerait encore trop proche de « socio-culturel » pour certains, une injure pour beaucoup d'artistes, le socio-culturel étant en France d'abord le fait d'animateurs socio-culturels et de maisons de quartier qui ne seraient pas les premiers lieux de la « démocratisation artistique et culturelle » telle qu'elle est pensée par le Ministère de la Culture.

En parlant d'« art social », comme c'est le cas pour l'artiste couturière et défricheuse Louise Hochet, il s'agit avant tout de positionner le potentiel et les histoires de chacun pour construire des aventures collectives. Et de ne pas remettre l'artiste dans une position d'élite cultivée, ou de gentil divertisseur pour des temps ludiques. Non, l'art social, pour cette artiste et son entourage proche, notamment les « Commissaires anonymes » ou Quentin Bodin de « Super Terrain », c'est avant tout de proposer des réponses esthétiques par un art appliqué et impliquant. Appliqué à faire société, à répondre à un contexte, à un environnement, pour susciter la rencontre et les chocs esthétiques. Ces postures réintroduisent des manières de faire qui n'ont pas toujours droit de cité dans un milieu artistique qui peut rester campé sur ses positions. Exemple à Nantes, avec un collectif de plasticiennes qui œuvre depuis plus de vingt ans pour un art social, généreux et inventif : la Luna. Ce collectif, auréolé d'une reconnaissance pour réunir chaque jeudi dans le petit atelier une soixantaine de participants que d'autres ne touchent pas, trouve toujours les mêmes points de discordance sur la relecture de leur projet associatif par des institutions, des artistes ou des spécialistes de l'art. Pour ces ambassadeurs d'une manière de penser - respectable bien que datée -, travailler avec des amateurs

et produire collectivement des formes artistiques ne serait pas de l'art, tout au mieux de l'artisanat. Ce qui n'empêche pas ces artistes, toutes formées aux Beaux-Arts de Nantes, de continuer à inventer des « actions collectives » vivantes et poétiques, révélatrices des cultures en présence.

L'art social impliquerait donc une exigence artistique toute aussi importante. Pour ne pas s'y tromper, Louise Hochet et les « Commissaires anonymes » signaient il y a quelques temps un manifeste. Son nom ? « Pour un art de vivre coûte que coûte ». Autour des constats d'une époque désargentée et de l'apologie du *Do it yourself*, ces jeunes artistes souhaitent renouer et créer depuis leur époque, en faisant d'une prime importance l'interaction et la rencontre. D'où des formes d'art qui n'ont pas vocation à créer des œuvres pour la postérité, mais qui s'attachent d'abord à faire vivre une culture commune autour de pratiques aussi variées que la broderie, la typographie, l'architecture, le spectacle vivant...

Ces propositions artistiques sont aussi le miroir d'une époque qui veut se réapproprier son monde. Une scission là aussi, dans un rapport à la consommation à outrance, qui ne permet pas de changer le regard et les représentations en présence. Puisque l'on consomme des contenus culturels, des œuvres en quantité et de l'information en abondance, la rareté résiderait peut-être dans des expériences uniques, sur-mesure, à durée déterminée (mais souvent longue), depuis lesquelles on se permet d'inventer ensemble des codes culturels communs, des bases d'échange et peut-être plus encore, de nouvelles manières de (se) vivre.

Mais
où est
l'œuvre ?



Mais où est l'œuvre ?

Quelles seraient les finalités d'une expérience artistique collective ? Vivre ensemble ou produire une œuvre ?

Imaginons cette scène pour mieux comprendre la manière de considérer l'œuvre dans le processus culturel...

Voici le temps de la cérémonie. Après des mois d'ateliers et de présence d'une artiste plasticienne qui a travaillé avec les « universitaires » en misant sur la participation de chacun(e), est maintenant venu le temps de la célébration. Du temps fort, et public, pour montrer le résultat d'une collaboration inédite entre étudiants, chercheurs et artistes. Dans ce vernissage réinventé, les forces en présence sont réunies : représentants de l'institution, l'artiste elle-même ainsi que les participants aux ateliers préparatoires. Évidemment, quelques relais presse sont attendus, ainsi que les entourages des étudiants et des personnels participant à cette création collective.

Déjà 19h, et les participants sont au rendez-vous : « *j'y ai cru dès le départ à ce projet : en fait, c'est pas si commun de pouvoir se retrouver pour autre chose que les cours à l'Université* » tient à préciser Tristan, un des participants. C'est vrai. L'Université, dans les représentations que l'on peut en avoir, n'est pas forcément le lieu des pratiques artistiques et culturelles. On penserait davantage au tissu associatif ou aux salles de spectacles, d'ailleurs très présentes à Nantes et qui elles-mêmes, comme Stereolux, proposent des créations collectives autour des pratiques numériques par exemple. C'est donc d'une manière assez inédite que la quinzaine de participants s'est retrouvée deux fois par mois, en semaine, pour composer ensemble une œuvre collective, sous la tutelle de cette plasticienne généralement habituée à travailler dans des projets avec d'autres artistes. Et pas forcément avec le public.

La question : qu'est-ce qui change dans le fait de travailler avec des amateurs, parfois passionnés, comme Tristan ? Pour Nathalie, cette artiste plasticienne, la réponse est finalement assez simple : *« il s'agit en premier lieu de pouvoir échanger [...], de pouvoir faire en sorte de trouver ensemble des manières de construire un projet collectif, et de pouvoir le faire dans un cadre agréable aussi. »* Cadre visiblement agréable aussi dans ce vernissage, où les témoignages et les anecdotes se multiplient pour souligner telle ou telle étape du projet partagé cette année.

Mais il reste une question en suspens : dans ce hall préposé à l'exposition, tout le monde est réuni. Tout le monde, mais tout n'est pas là. Il semblerait manquer quelque chose, d'ailleurs certains l'ont sans doute pensé, sans pour autant demander. D'autres s'y sont risqués : où est l'œuvre ? Si elle est là, elle se fait quand même discrète. Et la plasticienne de répondre : *« ne cherchez plus, elle est là, devant vous »*, en pointant les participants du doigt.

Rires et incompréhension dans ce récit imaginé. Pas facile de prendre la parole pour présenter une œuvre qui n'est pas visible quand on la finance. Ni de féliciter le travail des participants sans avoir de résultat tangible. Ni de pouvoir faire un bilan pour donner des suites à ce projet. Et encore moins de communiquer sur une œuvre d'abord présente dans l'imaginaire des participants. Autour de ce récit, imaginé lui aussi, s'agrègent cependant des questions centrales dans la manière de penser la place de l'artiste et de sa production dans une création collective. Si l'œuvre est le réceptacle et l'objet de croisements pour qualifier la pertinence d'un projet, elle sert aussi de vitrine pour donner à voir une infime partie d'une expérience à vivre, une expérience d'invention collective et conviviale partagée. Comme lors de la résidence « Art Vivant Art Utile » menée par Louise Hochet et ses confrères graphistes, architectes ou créateurs radiophoniques : l'important serait d'abord le processus.

Car c'est bien le processus qui fait déjà œuvre pour Marina Pirot, chargée de production pour une autre résidence d'artistes à l'occasion du demi-siècle de l'Université de Nantes. Avec l'équipe INTERIM présente par intermittence pendant l'année universitaire, le propos était d'abord de « laisser l'art s'infiltrer », trouver sens dans un cours magistral de Chimie ou pendant ce laps de temps toujours trop long de l'attente à la machine à café. Profiter d'instant

fugaces, et inattendus, pour proposer des formes artistiques inédites. Exemple pris avec la restitution plastique d'une des artistes du collectif qui allait à l'Université comme on ouvre une encyclopédie : en se questionnant sur ce qu'elle voulait savoir, sans attentes de diplôme ou de compétences. Apprendre pour apprendre en somme, avec une volonté de partager ses découvertes lors de la cérémonie des 50 ans de l'Université de Nantes. Aussi dans un atelier de « poésie vernaculaire », tel langage parlé à l'intérieur d'une communauté. En convoquant chercheurs, étudiants et artistes, cet atelier poétique se basait uniquement sur les jargons des disciplines enseignées. Encore une fois, rien de spectaculaire, mais une manière fine de « faire art » ici et maintenant.

Avec en ligne de mire le fait de trouver des réponses esthétiques au quotidien. Au quotidien, et pas seulement dans la monstration, le spectacle ou l'événementiel. Ce qui pourtant se taille la part du lion dans les budgets alloués aux arts et aux cultures dans les politiques culturelles. Marina Pirot, pendant l'entretien réalisé pour le documentaire « la culture et vous », rappelle l'importance de Fluxus dans le développement de sa pensée d'un art en prise avec son environnement, sa société.

Et donc, un art qui ne vit pas dans les galeries. Mais d'abord dans les imaginaires des participants et de l'artiste, qui, pendant le temps de l'atelier, composent ensemble un univers à vivre et partager. Cette question du processus en allant jusqu'au bout sans œuvre est éminemment discutable pour faire sens dans une politique culturelle. Pour autant, la question centrale de l'accès à la culture, de la médiation culturelle, peut aujourd'hui se poser différemment pour des publics qui souhaitent partager, et donc s'approprier, une partie de l'œuvre. Il s'agit aussi de réduire la distance entre les contributeurs et l'artiste, mis souvent dans la position du chef de chantier et en profiter pour changer les représentations de jeunes publics sur l'art contemporain et son supposé hermétisme. C'est pour ces raisons fondamentales qu'il en va désormais d'une reconsidération des publics et des œuvres, pour imaginer des interstices depuis lesquels composer des zones temporaires pour créer, inventer et partager. De la diffusion de la philosophie des tiers-lieux depuis Ray Oldenberg aux zones d'autonomies temporaires mises en lumière par Hackim Bey, les signaux faibles s'accroissent pour refaire du lien, ensemble.

La fin
des **non-**
publics



La fin des non-publics

La politique culturelle aime créer des typologies, surtout en ce qui concerne les publics. Il en va d'une redéfinition de ce qui fait culture aujourd'hui.

On peut s'interroger sur le fait de savoir si les « recherches culturelles et la culture scientifique » comme « la transmission des savoirs et la démocratisation de la culture » représentent des enjeux majeurs pour le Ministère de la Culture et de la communication. Ces deux postes de dépenses d'un budget culturel français de 7,3 milliards d'euros, atteignent, en effet, en les cumulant, 8 % des dépenses du Ministère. Si l'idéal démocratique d'une culture accessible pour toutes et tous est encore de mise en France dans les politiques culturelles, ce vœu n'est pas dans les faits suivi d'une mesure à la hauteur de l'ouvrage, beaucoup plus large : ouvrir des accès toujours plus nombreux aux arts et aux cultures tout au long de la vie. Serait-on mieux entre concernés ?

Dès lors, les précipités de culture dite « partagée » ou contributive font figure d'innovations territoriales dans la manière de concevoir la culture. Mais là encore, cela ne suffirait pas, si l'on suit l'expérience de recherche action menée depuis 9 ans par l'Université de Nantes, qui a étudié de près ces modèles dits contributifs pour souligner ce qui doit être de la première importance. Si la posture d'un projet politique se veut ouvert, allant vers la contribution, il faut d'abord partir de ceux qui contribuent : les publics, pour définir ce qui fera culture. Et non l'inverse. C'est en misant sur ce point précis qu'à l'Université de Nantes les étudiants, pourtant de passage, trouvent des espaces à vivre et partager, pour construire collectivement ce qui fera culture.

Cette posture aventureuse pour une politique culturelle, celle de laisser faire, n'est pas souvent de mise. Plus généralement, il

est d'abord question de faire contribuer les publics d'un territoire à un objet culturel et artistique dont les contours sont d'ores et déjà arrêtés par l'institution, et parfois par l'artiste. Finalement, la contribution s'entend ici dans un espace limité, aux bords durs, pour faire en sorte que les publics - si possible éloignés de la culture -, produisent une forme sous le regard de l'artiste. Et d'une institution, qui catégorise sans précautions ces publics, toujours plus « vulnérables », « empêchés » ou même « non-publics », pour tenter de les rapprocher de la politique culturelle en les éloignant d'abord d'un point de vue sémantique.

Trouvons donc de nouveaux sens de la culture. En commençant par interroger les manières de vivre une démocratie culturelle en impliquant les franges de la population les moins représentées dans la vie culturelle et artistique. En ne partant pas gagnant, bien au contraire : si les publics « vulnérables » ou les « non-publics » existent, c'est d'abord le fait d'un ouvrage culturel global qui ne cherche pas forcément la diversité dans ses abonnés ou ses spectateurs : la culture repose ici sur une compréhension de codes psychosociaux qui sont autant de marqueurs d'appartenance à une communauté, pour se reconnaître et se définir en creux. Mais c'est aussi le fait d'une accessibilité qui s'entend soit par une politique tarifaire dite « abordable », soit par une offre culturelle qui va chercher à sortir de son pré carré pour amener un plus large public, en craignant le décentrement qualitatif. Mais la question se pose en ces termes : la qualité est-elle synonyme d'affluence, d'exigence, ou de retombées auprès de publics variés ?

D'un point de vue pragmatique, elle s'entend en termes quantitatifs pour le Ministère. Au nombre de billets écoulés, de publics touchés, de spectacles produits. Mais cet aspect chiffré ne donne pas une représentation explicative de ce que génèrent des propositions artistiques et culturelles dans la culture quotidienne de ceux qui y participent. Le contre-exemple est pourtant synonyme de réussites. Les expériences locales à Nantes, qu'elles soient le fait de l'Université avec les résidences d'artistes comme « Art Vivant Art Utile », certaines productions associatives comme la Luna ou Apo33, mais aussi des projets éphémères comme ceux proposés par la Bonneterie ou le feu Fouloir mettent en avant des projets ancrés dans le territoire et porteurs de dynamiques sociales, autant que culturelles. La culture trouve ici une incarnation dans le quotidien de

publics qui sont aussi des non-publics, et non dans les fastes d'un dossier Cerfa bien troussé.

Nous sommes potentiellement tous des non-publics. Mais la lecture d'un Ministère de la culture ou d'une institution culturelle va chercher à catégoriser celles et ceux éloignés d'une culture aux abords « légitimes », car promue par l'institution elle-même. En ce sens, sorti d'un centre-ville, d'un cursus de l'enseignement supérieur et disposant d'un pouvoir d'achat correspondant à la classe moyenne, un public cumulera ainsi ses « vulnérabilités » ; il en va de même pour tous les berceaux de population à l'heure actuelle des quartiers dits « populaires », où sont pourtant proposées des contributions artistiques qui, qualitativement, font davantage les montagnes russes que le tremplin vers d'autres scènes culturelles.

D'où la fin de ces « non-publics », puisque tout un chacun l'est à un moment ou l'autre de sa vie. Et en finir avec un verbiage aux connotations d'initiés pourrait sans doute donner d'autres manières d'aborder la chose culturelle et artistique. En commençant par remettre au centre le « **potentiel créatif** » de chacun pour Danielle Pailler, vice-présidente culture pour l'Université de Nantes de 2007 à 2016. Elle voit en la démocratie culturelle les possibles d'un art et d'une culture qui ne sont pas détachés du reste de la vie. En somme, miser sur une simplification de l'enrobage artistique et culturel permettrait de d'abord se concentrer sur la nécessité de faire culture ensemble aujourd'hui. Et non sur la communication culturelle. C'est en ce sens qu'Emmanuelle Bousquet, nouvelle vice-présidente culture et pilote du Master Médiation Culturelle Communication Internationale, voit des enjeux prégnants pour la médiation. En créant d'abord les possibles de la proximité entre les publics, les artistes et les chercheurs, pour faire en sorte de créer la culture commune. Ce que Danielle Pailler nomme aussi la « chaîne de médiations », dans laquelle chacun doit pouvoir inviter et s'inviter pour contribuer de sa posture. Sans sentir quelconque violence symbolique : celle d'être éloigné, précaire ou vulnérable.

C'est d'ailleurs la dynamique portée par Caroline Urbain, consœur de Danielle Pailler. Elle singularise son approche par un travail en proximité au restaurant social Pierre Landais, lieu de restauration de l'être pour les plus démunis. Et en coordonnant une action culturelle pour donner gratuitement des places pour les productions

artistiques des habitués du restaurant social, on retisse déjà un premier lien pour ensuite construire autre chose ensemble. Un lien durable, qui dépasse allègrement le cadre d'un projet culturel, pour s'intéresser à la vie quotidienne. Et c'est là que la culture a un rôle : dans la manière de faire culture commune en parlant de bien d'autres choses que d'art et de culture.

La
médiation
culturelle
est-elle
nécessaire ?



La médiation culturelle est-elle nécessaire ?

—

La médiation culturelle doit se réinventer pour œuvrer à l'émancipation. Aller vers la démocratie culturelle est une urgence, pour refaire culture ici et là.

Quand on parle de culture, il est souvent question de « sens ». Cette vaste valeur refuge serait un corollaire de la pertinence de la proposition artistique qui doit faire « sens », aussi bien dans la relation aux publics qu'après des décisionnaires et aussi financeurs d'une action culturelle et artistique. Sans « sens », point de salut : et pour cause, on risquerait une production artistique ou culturelle relativement imprévue, voire déconnectée du contexte dans laquelle elle est produite. Intervient alors ce « sens », comme fil rouge d'une pensée politique et opérationnelle dans la manière de concevoir la chose artistique sur un territoire, ici celui de l'Université.

Convoquer le « sens » à tous les étages décisionnels d'une politique est aussi manière de faire « sens unique » : en somme, donner le « la » d'un projet décliné ensuite en ateliers, en résidences et en invitations de propositions artistiques à l'Université, dans les écoles, sur les territoires. Et dans cette réaction en chaîne, le médiateur culturel, figure imposée d'une certaine manière de penser et d'agir la culture pour les publics, est aussi celui qui est aux avant-postes de la sauvegarde de notre « sens ». Qui, il faut l'avouer, est parfois fugace ou travesti.

En ce « sens », s'agrègeraient la proposition artistique, la volonté politique et la vision du public. Plutôt des publics, pour évoquer autant de réalités psychosociales et culturelles avec lesquelles la médiation culturelle se fait cheville ouvrière pour tenter de trouver

des résonances. C'est précisément sur ce point qu'il est urgent de redéfinir certaines notions de la médiation culturelle et ses usages, en se posant une question simple : à quoi sert cette médiation culturelle ?

À inclure ou à exclure ? À faire comprendre ou à comprendre ? À changer les publics, ou les représentations en présence ?

La réponse est loin d'être évidente. Puisque, sortie d'un impératif de démocratisation culturelle qui a bien vécu, la question se pose franchement pour autant d'opérateurs culturels et artistiques dans notre enquête « La culture et vous ». Pour beaucoup la médiation s'impose de fait. Mais cela ne suffit pas. Puisqu'il faut évidemment questionner la place de la médiation culturelle dans cette chaîne plus large de l'accès aux propositions artistiques et culturelles en misant d'abord sur l'émancipation et la liberté. Et augmenter la réflexion par la prise en compte de cette réalité simple : le « sens » que l'on donne à une proposition artistique n'est-il pas, en premier lieu, celui qui sert à partager, à faire culture commune ?

C'est bien pour cela que l'évidence ne s'impose jamais quand on parle de culture. Ce tissu vivant et humain serait d'abord l'objet de croisement d'artistes et de publics. Et de là opère déjà la médiation. Dans une rencontre sur l'œuvre ou dans les coulisses de la création, peu importe. Mais avec comme moteur une possibilité de créer des passerelles, en misant moins sur son statut – artiste, public, médiateur – que sur ce que l'on peut apporter à un bien commun périssable : le temps artistique ou culturel que l'on partage. Cette notion de partage est d'ailleurs celle qui anime la vision du projet politique culturel au sein de l'Université de Nantes, qui voit en ces échanges culturels autant de relecture de son projet institutionnel par une grande diversité de publics. Et, dans notre exemple, le médiateur culturel, là pour « donner et passer du sens », n'a pas une importance première. Le choix est fait de miser sur **les artistes en situation, les chercheurs en interaction et les publics en participation** pour assurer une médiation dynamique du sens qui s'affirme dans le processus.

La médiation commence donc par la rencontre. C'est sur ce point qu'insiste Marina Pirot, invitée il y a quelques années par l'Université de Nantes pour inventer la cérémonie des 50 ans en

misant sur des **résidences d'infiltration** tout au long de l'année. Elle, qui est rompue à l'exercice du montage de projet artistique avec l'institution, commence toujours de la même manière. En misant sur une confiance réciproque entre le décideur et l'artiste, puis le public. En laissant de côté le « mythe de l'artiste seul dans son atelier », elle cherche avant tout à ce que chaque participant au processus artistique trouve sa place tout au long de l'aventure proposée. En somme, ce qui fait « sens » est d'abord débattu et décidé collectivement par les forces en présence.

D'où le déplacement de la démocratisation culturelle vers la démocratie culturelle. Celle qui entend donner une place à chacun pour composer ce qui fera culture. Le glissement sémantique est loin d'être anodin : il ne s'agit pas ici de chercher à démocratiser des objets artistiques parfois hermétiques, mais plutôt de donner une incarnation aux pratiques ascendantes en misant sur le médiateur comme celui qui peut ouvrir de nouveaux chapitres à la relation parfois condescendante qu'entretiennent des opérateurs culturels à leurs publics. Non, il ne suffit pas d'espérer l'adhésion des publics à un projet déterminé, mais chercher ce qui provoque la rencontre et l'interaction en se situant comme plateforme d'échanges culturels et artistiques.

Pour François Truffaut, les français ont tous « deux métiers : le leur et critique de cinéma ». Ils en auraient peut-être même trois. Celui de participants aux politiques culturelles multipliant les biais pour toucher de nouveaux publics, ou revoir les systèmes de médiations culturelles... plurielles. En somme, la médiation serait aussi l'outil de fabrication du « sens » commun, plutôt qu'unique, dans des temps de réappropriation de la chose démocratique. En remisant quelques concepts en proie à l'érosion – de la démocratisation culturelle aux publics « vulnérables » - il s'agit avant tout de voir avec les cultures une somme de possibilités, et non un objet dogmatique.

L'important
serait de
participer ?



L'important serait de participer ?

Le citoyen est invité à contribuer aux projets politiques, misant sur la dimension participative, pour être légitimé. Cela suffit-il ?

L'Université de Nantes ne manque pas de faire appel aux talents.

Pour la saison universitaire de 2015, ce ne sont pas moins de 30 ateliers culturels et artistiques qui sont proposés à ceux que Louise Hochet, artiste auteure de la résidence « Art Vivant Art Utile » nomme les « universitaires » : en somme tous ceux qui habitent l'Université, qu'ils soient là pour apprendre, pour chercher ou pour faire vivre les campus. Ces ateliers accueillent d'ailleurs des propositions artistiques aussi variées que celle de Philippe Chevrin et le *reverse graffiti*, que Fragil, qui anime des ateliers pour se frotter au journalisme. Une vision singulière de ce qui fait culture sur un territoire métropolitain. Plus largement sur ce même territoire, nombreuses sont les propositions qui font de la « participation des publics » un enjeu incontournable du choix, du financement et de la réalisation d'un projet. En somme, il serait presque saugrenu de penser un projet pour une population sans l'associer à la réalisation. Ce que le projet « Articule » a bien compris, en interpellant sans cesse les étudiants pour construire ensemble des aventures artistiques collectives.

Les théories se multiplient. Certains parlent de « l'économie du co- », d'autres de la « politique contributive », ou plus diplomatiquement, des « actions collectives », comme lorsque un architecte nommé pour la réhabilitation d'un Habitat à loyer modéré recueille les avis des habitants dudit logement, une fois les plans réalisés. Car, et ce n'est pas une exclusivité de le dire, la participation de l'habitant ou du citoyen aux processus collectifs – qu'ils soient artistiques, culturels ou tout simplement en lien avec le quotidien – n'est pas une fin en soi, et souvent, ne vient malheureusement pas questionner l'essentialité même du projet.

On viendrait d'abord chercher l'image participative puisqu'elle est dans l'air du temps, avant de prendre en compte ce que signifie concrètement mener une participation. Plus largement, faire participer revient pour certains à dévoyer le sens. On confère aux créations collectives, surtout dans le champ de l'art, une dépréciation proportionnelle au nombre de participants. Difficile, encore aujourd'hui, de voir des modèles dits « participatifs » fonctionner de manière pérenne quand cette même participation est l'enjeu d'une institution ou d'une politique : exemple pris avec l'introduction de l'art dans les quartiers dits d'habitat populaire, où la posture de l'artiste, ou celle du public, est loin d'être évidente. Même avec beaucoup de bonnes volontés mutuelles, la contribution est avant tout le fruit d'une histoire collective, d'un référentiel partagé qui demande du temps. Celui de la vie, et non pas celui d'un dossier de financement ou d'une saisonnalité culturelle dans le cadre d'une politique publique.

Sur ce point, l'Université de Nantes fait donc le choix de temps longs et ouverts pour chercher cette participation. En questionnant d'abord la place de l'institution et de la Direction « culture et initiatives » dans ce jeu à la nantaise, celui en une touche de balle en rebond, pour tenter de faire émerger des processus créatifs et culturels. Et cela passerait, à écouter les concernés, par le fait de changer les choses. En commençant par interroger le sens d'une politique – la vision défendue, qui se veut d'abord une plateforme ouverte et poreuse. Un espace, incarné ou non, qui permet la rencontre et qui fonctionne à la surprise et la convivialité. Pour ensuite laisser faire l'artiste, ici en posture professionnelle, avec des publics, ici en position légitimée par l'institution elle-même et l'artiste. En somme, dépasser la logique de vase communicant entre professionnels et amateurs ; il s'agit d'abord d'horizontaliser les relations humaines et artistiques, pour que l'expérience soit aussi enrichissante pour l'artiste que pour les publics. Et donc pour l'institution, qui dispose ainsi d'une zone franche d'expérimentation. Cette vision, assez précise et construite dans la manière de penser les rapports collectifs, est d'ailleurs l'objet des recherches de Danielle Pailler dans le cadre notamment du projet régional de recherche « Valeur(s) et utilités de la culture » pour donner des incarnations tangibles aux concepts de médiation culturelle. Si médiation il y a, elle est d'abord dans le cadrage initial puis dans le fruit d'un laisser-faire et d'un imprévu dans des

rencontres, des chocs esthétiques et des surprises ; moins dans un lourd dispositif prémâché pour que les publics entrent en phase avec l'artiste sur le campus. Tout repose sur un travail unique, sur-mesure, qui crée la confiance et encourage les participations de chacun, en misant sur les « potentiels créatifs » de chacun pour un résultat souvent peu imaginable.

Il s'agit aussi de renverser la vapeur. Pour viser juste dans la manière de penser ces actions partagées par l'institution, l'artiste et le public. C'est d'ailleurs dans ce sens que sont produites des « recherches-créations » à échelle locale : on invite une artiste en pharmacologie dans un enseignement de quatrième année, des photographes pour animer un atelier, un comédien pour un impromptu dans un amphithéâtre. Ainsi se composent autant de réalités et de manières d'aborder la culture, même si l'on s'en juge éloigné, sans verser dans des processus parfois patauds et démagogiques de vouloir faire participer de larges populations. La quantité n'est pas synonyme de réussites quand on parle d'expériences collectives : il s'agit d'abord, pour l'Université de Nantes, de veiller à des foyers vivants de culture dans ce qui compose son territoire, les campus, faits de cycles et de représentations du monde éminemment variés.

C'est la culture qui invente et recompose le lien que l'on tisse à sa société. Son environnement proche, s'il devient une source d'actions culturelles et artistiques, sert à se projeter et imaginer autre chose. En toute liberté ; ce qui fait aussi d'une politique culturelle portée sur la contribution une funambule qui doit manier avec précautions les attentes, les rythmes et les moyens de chacun. Pour éviter le contre-effet absolu d'une participation : le manque de publics et son corollaire, une production dénuée de sens pour l'artiste comme pour le public. Et sans médiations culturelles, il est difficile de pouvoir tenir cet équilibre. D'où un travail de fond à l'Université de Nantes sur la manière de faire médiation, et le choix de travailler avec des propositions artistiques qui portent cette médiation, pour ne pas – de manière plus classique – la faire reposer sur les médiateurs culturels, plus externes au processus de création.

L'important serait-il de participer ? La réponse est à construire. L'important serait avant tout de pouvoir trouver sa place dans

une « démocratie culturelle » pour Danielle Pailler, qui interroge le faux-ami de la « démocratisation culturelle ». Il ne serait pas question de favoriser l'attentisme pour les détenteurs d'un pouvoir, les responsables de la politique culturelle. Mais plutôt de favoriser l'en-avant et l'aventure, en cherchant à faire des arts et de la culture ces endroits où l'on se définit uniquement par un statut. Vaste chantier.

La jauge
est
remplie ?



La jauge est remplie ?

—

Évaluer une politique culturelle ne revient pas qu'à quantifier un projet. Il s'agit aussi d'un processus apprenant pour envisager de nouvelles manières de « faire culture ».

Quelles sont les finalités d'un projet culturel ? La question se pose à l'échelle d'un territoire actif, comme celui de la métropole nantaise, qui fait d'ailleurs de la culture un enjeu politique majeur pour exister dans les réseaux nationaux et européens, en particulier ceux du tourisme culturel, et de la décentralisation. À l'instar d'autres métropoles nationales – citons Bordeaux ou Le Havre –, on mise sur la culture dans l'ère post-industrielle, à coup de Fabrique, de requalification urbaine et de promotion d'événementiels culturels à grande échelle : citons *Le Voyage à Nantes* ou *Estuaire*, réalisés sous l'égide de Jean Blaise. Des projets d'envergure donc, qui ne manquent pas d'émuvoir les critiques assassines et dithyrambiques sur ces manières de « renverser la ville par l'art » ou de réenchanter le quotidien par l'art. Le faisceau de commentaires se faisant principalement sur ce classique théorème du retour sur investissement couplé à une volonté d'efficacité économique, en sus bien sûr d'une pertinence artistique à conserver.

Sur ce point, les questions d'évaluation sont particulièrement complexes à poser. Ces opérations d'envergure posent la question du retour sur investissement. Comment, en somme, juger de la pertinence d'un projet ? Option prise : placer un médiateur devant chaque œuvre, elle-même placée dans l'espace public. Ce médiateur considérera comme « visiteur » chaque passant venant une fois se confronter à ce « renversement de la ville par l'art ». Sachant que ces projets sont conçus comme des parcours, et que certains nantais vivent non loin de ces œuvres, nous ne serons pas étonnés lorsque fièrement, la collectivité annoncera, année après année, des fréquentations historiques, dépassant pour la dernière

édition du *Voyage* les deux millions de personnes, soit la population de la Lettonie dans son intégralité.

Frac succès ou absurdité ? Cet exemple de projet mené illustre l'urgente nécessité de penser les modes de l'évaluation de projets culturels qui se doivent de rencontrer un public pour exister à vivre sur le territoire. En mettant la focale sur les campus de l'Université de Nantes aux 38 000 étudiants, sans compter les personnels salariés, il serait tout à fait imaginable d'appliquer une logique comptable aux projets culturels. C'est par exemple la situation incontournable dans laquelle est placée une salle avec billetterie, comme le théâtre universitaire de Nantes, pivot historique de la dynamique culturelle du territoire sur lequel s'inscrit l'Université de Nantes. Chaque année, le décompte de spectateurs est le premier critère d'évaluation posé pour réaliser l'équilibre avec les propositions jalonnant la saison culturelle. C'est un indicateur très observé qui va conditionner notamment le déclenchement de subventions ou de certaines aides à la création. Ce qui n'est pas toujours pour arranger tout le monde – du comédien au programmateur ou au médiateur – qui de fait, ont des difficultés à « remplir la jauge », ou tout simplement, qui ont une ambition défricheuse et aventureuse jusque dans leur ADN, comme c'est le cas pour le TU-Nantes.

« Remplir des jauges » comme on vérifie la bonne marche d'une grosse cylindrée ne suffirait donc pas. Il ne s'agit pas ici de scinder le rapport entre qualitatif et quantitatif, mais de pouvoir chercher des modalités d'analyse plus fines dans la conception et la vie des projets culturels en se centrant sur les finalités pour le public plutôt que pour le porteur de projet. D'où une volonté première pour l'Université de Nantes d'associer dans chaque projet une « relecture » du processus artistique et culturel en analysant ce qui est porteur d'engagement du public dans d'autres dynamiques. Ces étudiants, qui composent la majorité des publics des actions mises en œuvre par la Direction culture et initiatives, sont d'ailleurs de passage, présents pour étudier, et au mieux pour quelques années. Proposer de la participation artistique et culturelle, c'est donc s'insérer dans le quotidien en cherchant à repérer d'abord les besoins (explicites ou latents), avant de les créer. D'où l'instauration depuis quelques temps d'un « groupe culture » permanent, composé d'étudiants et de personnels qui souhaitent participer à l'élaboration de la dynamique culturelle. Suite à des propositions de ce groupe,

il revient à l'Université de pouvoir apprécier la pertinence de ces projets pour ensuite les associer aux réalisations à venir qui seront proposées à d'autres étudiants ou personnels. La proximité comme mot d'ordre donc, pour éviter les présupposés ou les loupés face à des pratiques culturelles jeunes, donc mouvantes.

On ne peut évoquer cette proximité sans aborder la relecture de ces mêmes projets par Danielle Paillet et d'autres chercheurs, notamment Alice Anberrée, récemment devenue docteur en gestion. Ensemble, ces chercheurs travaillent depuis plusieurs années à l'analyse de ce qu'elles nomment le « vaisseau de rencontres » mis en place par la Direction culture et initiatives de l'Université de Nantes. Avec ce même souci de trouver des représentations fines à l'évaluation d'une politique culturelle, elles se basent d'abord sur la perception des publics et des parties prenantes – artistes en résidence, étudiants, personnels – pour essayer de comprendre ce qui fait sens pour ces publics lors d'entretiens et de questionnaires longs. Ces dispositifs nourrissent les choix d'actions artistiques et culturelles sur-mesure, en proximité et en confiance avec les participants. Il en va également de la représentativité d'une politique culturelle comme celle de l'Université de Nantes vis-à-vis de ces administrés, pour aller dans le sens de la démocratie culturelle, celle qui place les potentiels créatifs de chacun au centre en cherchant les aventures et les imprévus d'une culture qui se doit d'être dans un mouvement perpétuel pour toujours réinventer.

Ce dispositif d'écoute et d'aide à la décision, assez spécifique à l'Université, confère une spécialisation sur les politiques culturelles. C'est d'ailleurs ce qui revient dans les différents entretiens menés pour la réalisation du documentaire « La culture et vous ». Qu'ils soient artistes, chercheurs ou participants, les interviewés appuient assez souvent cette valeur ajoutée des projets culturels construits avec l'Université de Nantes. Souvent, l'intention et la confiance sont les préalables à la réalisation, qui sera la résultante d'allers-retours entre la vision chercheuse, artistique et technique de la conception d'un projet. Un triangle vertueux qui porte ses fruits jusque dans la réalisation de ce documentaire, en ligne sur le site internet de l'Université, ou encore avant, avec la résidence « Art Vivant Art Utile ».

Continuer
à inventer
**les politiques
culturelles**

avec Danielle Pailler et Laurent Hennebois



Continuer à inventer les politiques culturelles

En guise de conclusion, une ouverture grand angle. Danielle Paillet, vice-présidente culture de l'Université de Nantes de 2007 à 2016 et Laurent Hennebois, directeur culture et initiatives posent en rebond les fondations d'un projet culturel riche et aventureux, pour surtout défendre ...

...Et si l'Université avait la responsabilité de « chercher » pour les autres acteurs culturels ? sur le thème « comment faire lien avec les jeunes, les publics-participants de demain » ?

Comment se construit l'art dans l'enseignement ? Cet art partageur, comme pour la résidence « Art Vivant Art Utile », ou cet art qui permet de décaler les représentations, comme lorsque l'artiste Magali Babin côtoie pendant quelques mois les étudiants de pharmacie...

Danielle Paillet : Il me semble que cela vient d'abord questionner la réciprocité, le jeu de miroir entre les enjeux liés à l'art et à ceux de l'enseignement. Il s'agirait conjointement d'éduquer, d'« élever », en en passant par ce détour « improductif », poétique – celui de l'art – pour transmettre des connaissances et surtout, permettre à chacun de se sentir meilleur, de gagner en humanité, de se sentir appartenir au monde pour l'interroger. Cela fait bien écho aux missions essentielles de l'Université : un espace de formation aux humanités. L'art doit permettre une élévation par rapport à un quotidien, à l'environnement, au connu pour s'ouvrir à l'altérité et

au monde. Notre responsabilité en tant qu'espace de culture par essence est d'inventer des contextes, des scénarios, des mises en relation pour que l'art fasse enseignement. Ce matin, j'intervenais dans l'accompagnement d'une collectivité dans sa politique culturelle. Et ses représentants pointaient qu'au départ, il n'y a jamais d'usagers qui viennent demander « plus de culture ». La responsabilité des acteurs politiques – et par voie de conséquence de l'Université –, c'est bien de créer, de révéler, d'éveiller cette demande latente – parfois absente – en étant inventifs.

Laurent Hennebois : Nous devons créer des possibles, des « fissures dans le quotidien » pour inciter les étudiants à s'ouvrir. Dans le temps des études, où chacun est souvent focalisé sur la note et le diplôme, il s'agit aussi de redire qu'à l'Université, les étudiants peuvent prendre le temps de se cultiver, de découvrir et se construire un esprit critique et curieux. Ce n'est pas forcément de mise à l'heure actuelle, et nous devons le rappeler, pour que les missions essentielles ne soient pas mise de côté.

Danielle Paillet : C'est un engagement modeste, mais qui doit être soutenu par une vision ambitieuse en termes de sens. Ces tentatives pour faire culture, et donc générer des dispositifs permettant d'investir des interstices de liberté, de possibles dans l'institution pour faire jaillir la surprise, qui fera partage et lien (intime, fragile) à soi.

Laurent Hennebois : Nous accueillons aujourd'hui les *digital natives*, mais nous pensons qu'il faut introduire avec eux plus d'interaction humaine. Rappeler que l'art est avant tout une relation entre des publics et des artistes. Je ne cherche pas à faire des oppositions, mais face à une génération qui se virtualise – et d'ailleurs les étudiants nous le rapportent – il est nécessaire de rompre avec un certain isolement. Dans leurs pratiques artistiques à l'Université, les étudiants viennent pour découvrir les autres, des artistes, et rencontrer celles et ceux qu'ils ne connaissent pas encore.

Danielle Paillet : Les étudiants viennent en effet avec ces désirs : nous l'avons analysé dans les recherches que nous avons menées avec Alice Anberrée, jeune docteure en sciences de gestion. Ce qui surprend, c'est que les étudiants vont vers les propositions qui leur sont faites avec des motivations, et repartent avec plein d'autres

raisons d'être venus ! Récemment, certaines étudiantes sont par exemple venues pour apprendre à broder et repartent avec des amis. L'art est donc ce point de rencontre autour duquel vivent les publics, les artistes pour partager un imaginaire commun, un engagement partagé qui souvent fonde ensuite une communauté liée par un lien affectif : on continue à se voir après l'atelier qui souvent nous a révélé à « nu » et tellement entier, ou en devenir.

L'Université de Nantes fait le pari de travailler en proximité avec les collectivités, le Ministère de la Culture et de la Communication, des institutions culturelles. Par quoi passe le renouveau des politiques publiques en direction de la culture ?

Danielle Paillet : La première réalité est que nous devons faire mieux avec moins. Mais, nous aimons revendiquer que la contrainte financière peut *in fine* être considérée comme une source de créativité. Elle oblige à se centrer sur des priorités et à aller vers l'essentiel. Et se pose donc la question de la vision, politique, ambitieuse en termes de sens. J'ai forgé la conviction que l'Université est une microsociété, dans laquelle se trame les enjeux et défis globaux des politiques publiques : se faire se transformer les représentations en présence de l'art et de la culture, les freins cognitifs (« *ce n'est pas pour moi, c'est ennuyeux, c'est pour ceux qui savent,...* »). Il s'agit ici encore de renouveler les publics, de les diversifier, de les fidéliser. Notre savoir-faire réflexif et analytique permet de mettre en perspective ce qui se vit au sein de nos propositions, et donc d'être une caisse de résonance pour les autres acteurs culturels. En somme, je les encouragerais à regarder ce qui se vit, s'essaye, s'expérimente, se contourne, s'interroge sur les campus ! Là se jouent les enjeux fondamentaux, les enjeux du renouveau des politiques culturelles. Nous creusions notre légitimité en tant qu'acteur culturel « complémentaire ». Il y a 9 ans, l'Université n'était pas perçue comme un acteur culturel... L'Université crée de fait pour les jeunes une expérience culturelle et sociale à taille réelle, avec notamment – mais pas seulement – des ressources artistiques légitimes, celles des institutions, nos partenaires !

Laurent Hennebois : Investissez dans l'Université ! Je pense que les arts et les cultures ne peuvent aujourd'hui vivre sans cette question sociale, c'est le sens de ma fonction et c'est un engagement que je porte...

Danielle Paillet : Si les finances sont contraintes, il ne faut pas oublier que l'environnement est très généreux en tant qu'il recèle de nombreuses ressources. Elles sont une source d'invention collective formidable quand le savoir-faire artistique intervient, co-crée in situ. Plutôt que de favoriser des actions isolées qui ne vont toucher que ceux ou celles déjà en lien avec la culture, il s'agit d'associer largement – des ressources et des milieux différents – pour partager des objectifs, et construire ensemble. Ce sont bien des engagements qui mettent en œuvre la citoyenneté culturelle, où chacun peut se sentir légitime à partager, et enrichir un projet collectif, tout en maintenant une exigence artistique.

Là où les politiques publiques ont sans doute besoin de renouvellement, c'est dans la manière de vivre avec les jeunes, qui portent des cultures différentes. Celles avec lesquelles vous travaillez à l'Université...

Laurent Hennebois : Nous avons commencé notre collaboration avec Danielle il y a maintenant 9 ans. Nous avons observé les changements dans la manière dont nos étudiants vivent et partagent leurs cultures. Beaucoup de formes créatives s'émancipent des lieux d'arts, les pratiques collectives sont très présentes et le fait que tous ces jeunes deviennent des médias, grâce au numérique notamment, change beaucoup la donne pour nous. Je pense que pour l'institution, cela force à décentrer le regard vers des tendances que l'on regardait de loin. Autour de ces nouvelles pratiques, nous cherchons à associer aux projets les valeurs du partage, pour créer des moments à vivre.

Danielle Paillet : Les institutions culturelles sont en train de connaître une grande mutation : elles changent de mission pour devenir des plateformes de mises en lien des ressources artistiques et culturelles en présence sur le territoire, et cela à partir de leur projet artistique exigeant : il s'agit de faire médiation de leur art. Elles doivent devenir des plateformes d'échange permettant des médiations horizontales, là où certains modèles, et notamment depuis Malraux, mettaient avant tout au centre des visions plus dogmatiques, plus centrées sur elles-mêmes. Aujourd'hui, les nouveaux chemins de culture naissent souvent en tant qu'innovation sociale en dehors des institutions. Et c'est en favorisant les pratiques

ascendantes que les institutions peuvent nourrir leurs projets en direction des jeunes et des étudiants.

Laurent Hennebois : Cette innovation se joue notamment lorsque un artiste intervient à l'Université, dans les rencontres, les inattendus. C'est ce qui anime bon nombre d'étudiants d'ailleurs, le fait de se faire surprendre, comme lorsqu'un comédien conteur ou des brigades d'intervention poétique interrompent le cours magistral, par exemple. Il s'agit de surprendre, d'être dans l'émotion directe, dans l'expérience du sensible. Libre à chacun ensuite d'aller un peu plus loin dans les propositions qui sont faites.

Après ces neuf années de collaboration pour faire le vivre le projet culturel au sein de l'Université de Nantes, quel est pour vous son rôle aujourd'hui ?

Danielle Paillet : Faire circuler le sens sur les campus et au-delà. Un sens incarné dans l'action. Pour aller à la rencontre des « universitaires ». Encourager plus d'humanité : c'est le rôle fondamental de l'art et de la culture. Être dans une logique de circuit court pour organiser des liens directs entre artistes et participants-citoyens. Déployer ainsi des processus artistiques qui peuvent s'étirer dans le temps pour avoir la chance de se rencontrer, vraiment, de s'approprier pour qu'en fin de compte, les représentations qu'on a des artistes, de leur travail, de l'œuvre changent. Permettre à chacun de prendre ses responsabilités, de participer ou non, de consommer ou non, de fréquenter ou non.

Laurent Hennebois : Je crois en cela, dans le fait de proposer sans imposer, et d'offrir à chacun temps précieux de se construire sa propre citoyenneté, sa personnalité, ses choix. Ouvrir aux arts et aux cultures, c'est d'abord ouvrir à une certaine vision de la liberté, et de l'émancipation d'une génération en devenir.

Des cultures certifiées **utiles ?**

avec Emmanuelle Bousquet



Des cultures certifiées utiles ?

Quels sont les futurs de la culture à l'Université de Nantes ? Pour Emmanuelle Bousquet, nouvelle vice-présidente pour un mandat de quatre ans, il s'agit de garder le cap d'une culture chercheuse et ouverte, en misant sur la médiation culturelle et la reconnaissance de l'art comme vecteur de compétences.

Le mois de juin ressemble à une salle d'attente. Un mois marqué par les « bilans et perspectives » avant la trêve estivale et aussi, cette année, un mois qui sert à poser les bases de la poursuite d'une politique culturelle avec un changement d'élue. Après neuf années de mandats marquées par l'engagement de Danielle Paillet, c'est maintenant Emmanuelle Bousquet, qui sera en charge de faire vivre les cultures et les initiatives sur le campus.

Il s'agirait d'abord de garder le cap dans un environnement sujet aux vents tournants. Garder le cap et en profiter pour garder le « U », celui du T.U. devenu TU-Nantes, depuis sa création en 1994. D'ailleurs, ce lieu de création et de diffusion de la scène contemporaine fait partie des six théâtres français dits « universitaires », même si cette appellation recouvre des réalités assez différentes. Derrière le « label », une priorité : celle d'une équipe motrice et aventureuse, mais sans directeur sur la saison 2015-2016, qui souhaite développer la singularité d'un lieu où l'on apprend, où l'on crée, où l'on partage la culture contemporaine.

Pour Emmanuelle Bousquet, il est avant tout question de valoriser la politique culturelle et ses incarnations. Valoriser, pour montrer. Valoriser, pour « faire savoir » au sens premier, celui de créer du savoir et de la connaissance qui sont ici des outils de culture commune pour un campus en expansion démographique constante. Après les Unités d'enseignement et de découverte mises en place, la nouvelle vice-présidente culture entend « monter une marche

supplémentaire » : celle d'inscrire dans les filières davantage d'ateliers artistiques et culturels, pour valoriser des compétences qui seront ensuite autant d'atouts dans l'insertion professionnelle. En considérant une chose simple : les lieux de formation de l'esprit ne sont pas que les amphithéâtres. Il s'agit ici de valider des compétences par l'art et la culture. Le but : inscrire durablement la culture non pas comme un supplément d'âme, mais bel et bien une déterminante d'un projet aux contours de démocratie culturelle, avec sa société dans la société : les campus de l'Université de Nantes.

Il est aussi question de complémentarité, au sein de l'Université et de mettre en lien toutes les cultures. Avec Emmanuelle Bousquet, l'image est tant numérique que biologique pour concevoir une culture de pairs à pairs, une culture qui circule dans les espaces proches ou éloignés, voire virtuels et qui s'alimente des retours de chacun. Aussi, avec une liberté d'entreprendre assez présente : il s'agit avant tout de permettre les porosités entre les disciplines et favoriser l'aléatoire, pour permettre à chacun de puiser dans les propositions artistiques et culturelles une pratique personnelle, un parcours propre en lien avec ses aspirations.

C'est donc une politique qui met la médiation culturelle, la rencontre et l'aventure humaine au centre. Loin donc d'une politique descendante et normative, la nouvelle vice-présidente désignée par le président Olivier Laboux pour le mandat culturel des quatre années à venir entend avant tout continuer à créer les conditions de partage et de cultures, pour mettre en place les possibles d'une « culture humaniste ». De quoi garder le cap, pour les années à venir.

Danielle Pailler,

Docteur en sciences de gestion, Maître de Conférences et Habilitée à Diriger des Recherches au sein de l'Université de Nantes. Elle y a exercé, entre 2007 et 2016, la fonction de Vice-présidente en charge de la culture. Ses recherches et publications internationales portent depuis une vingtaine d'années sur la question des publics de la culture. En tant que chercheur-acteur, elle accompagne nombre d'institutions culturelles sur ces enjeux.

Laurent Hennebois,

Directeur de la culture et des initiatives à l'Université de Nantes. Avec une double culture professionnelle, passé par les beaux arts et l'Université, il a exercé dans le domaine de la communication dans le Nord de la France puis à Nantes, à l'Université. Il a rejoint Danielle Pailler en 2008 pour co-construire le projet culturel de l'Université de Nantes.

Romain Ledroit,

Journaliste, réalise des documentaires et des long-formats en lien avec les innovations artistiques, sociales et numériques en France et au Maghreb. Il est aussi chargé de cours à l'Université de Nantes, pour suivre la professionnalisation des étudiants dans les métiers du journalisme.

Trombinoscope de rentrée à l'Université de Nantes

Les Portraits péle-mêle, commande à l'association Les Am'arts etc, Photographies Grégory Voivenel, 2000 portraits réalisés en 2015 et 2016.

Pourquoi le choix de ces portraits pour imager le propos de l'ouvrage ?

Ce choix est l'occasion d'égrainer les ingrédients qui fondent une médiation active. Ils font méthode lorsqu'il s'agit d'établir, de nourrir une relation pérenne, joyeuse, pourvue de sens, entre culture(s) et publics. Quels sont-ils ?

La culture vient vers vous : c'est un mouvement indispensable pour permettre la rencontre, créer une possible disponibilité à la proposition.

L'accueil : se sentir accueilli, attendu, à l'Université, invité à participer, à trouver sa place.

La convivialité : elle est l'ingrédient indispensable, la condition préalable au lien qui va s'ouvrir à un partage.

Une démarche participative : les « universitaires » sont interpellés pour se faire photographier, être partie prenante d'une rencontre avec un artiste-photographe selon un protocole d'accueil simple.

L'accompagnement : il se fait tout le long du protocole, c'est une manière de reconnaître le participant, de lui offrir sa place.

La co-construction du processus avec les artistes professionnels : il s'agit d'une démarche inclusive, chacun pouvant avoir son rôle.

L'individuation du lien : chacun est accueilli, de manière personnalisée, chacun est reconnu.

La relation : la rencontre permet de la faire naître.

Le sens de la proposition : il en passe par l'enrichissement croisé entre le singulier (le visage unique qui est photographié et sublimé) et l'universel (le collectif, le communautaire).

Le développement de sentiment d'appartenance : c'est l'un des effets induit par le dispositif (sentiment d'appartenance à l'Université, à une communauté éphémère fondée sur un partage sensible).

Voici donc quelques-unes des conditions qui fondent le possible renouveau des liens entre culture(s) et jeunes (citoyens, étudiants,...).

Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration éditoriale avec le journaliste Romain Ledroit (Meta Syntax, Nantes), écrit à partir de ses observations, reportages et entretiens avec Danielle Pailler, Laurent Hennebois et plus récemment Emmanuelle Bousquet.

Il est complémentaire du web documentaire « La culture et vous » qu'il a réalisé en 2016 pour l'Université de Nantes. Ce webdoc, consultable notamment sur le site internet de l'Université (www.univ-nantes/culture), donne la parole à celles et ceux qui ont fait vivre la culture à l'Université ces dernières années.

Editeur :
Université de Nantes
1 quai de Tourville, 44000 Nantes
02 40 99 83 83
www.univ-nantes.fr

Responsable éditorial : Olivier Laboux
Rédaction : Romain Ledroit
Crédit photos : Grégory Voivenel, Les Am'arts etc
Maquette et mise en page : Nuvola Graphique

Imprimerie La Contemporaine
ISBN 2-86939-240-0
Dépôt légal : Octobre 2016

LA CULTURE ET VOUS

Espace social qui fait société, l'Université est un lieu de possibles où s'expérimentent des innovations artistiques, culturelles et sociales. C'est le parti pris de l'Université de Nantes. Sa politique culturelle invente de nouvelles formes de médiations pour qu'art et culture traversent le quotidien des « universitaires ». Les recherches-actions menées - autre parti pris - permettent d'extraire le sens, de comprendre ce qui se joue quand sont proposés des dialogues entre culture(s) et publics. Pour tisser sans cesse de nouvelles manières de faire vivre art et culture pour plus d'humanité. Pour aussi réenchanter les espaces d'apprentissage que sont (au sens large) les campus.

Découverte de regards croisant une vision politique - quelle est la responsabilité de l'Université dans le champ culturel ? -, des actions de recherche et des expérimentations. Découverte aussi de celles et ceux qui donnent vie à ce « vous » de « La culture et vous ».

Cet ouvrage prolonge le documentaire web « La culture et vous ». Il fait écho à 9 années d'engagements et de réalisations (im)pertinentes. Il est une relecture du processus, réalisée par un journaliste spécialiste des innovations sociales. Il questionne les politiques culturelles en place et relie, par extraits, l'enquête documentaire à voir sur : univculture.univ-nantes.fr.

ISBN 978-2-86-939240-0



9 782869 392400



UNIVERSITÉ DE NANTES